



LES SERMONS DE  
C.H. SPURGEON

LES PÉCHEURS LIÉS  
PAR LES CORDES DU  
PÉCHÉ



MESSAGES INTEMPORELS DU  
PRINCE DES PRÉDICATEURS

# PÉCHEURS LIÉS PAR LES CORDES DU PÉCHÉ

Un sermon prêché le dimanche matin du 13 février 1870  
au Tabernacle Métropolitain de Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



# Table des matières

1. La doctrine du texte — un grand mystère. . . . .	3
2. Un mystère encore plus grand . . . . .	6
3. Conclusion . . . . .	9

# Pécheurs liés par les cordes du péché

« Le méchant est pris dans ses propres iniquités, il est saisi par les liens de son péché » (Pr 5.22).

La première phrase fait allusion à un filet dans lequel des oiseaux ou des bêtes sont capturés. L'impie trouve d'abord dans le péché un appât ; charmé par son apparente douceur, il s'y adonne, puis il s'y enlise et se retrouve pris dans ses mailles, incapable d'en sortir. Ce qui avait d'abord séduit le pécheur finit par le retenir captif.

Les mauvaises habitudes se forment vite : l'âme s'accoutume aisément au mal. Et alors, même si l'homme garde parfois de faibles résolutions de mieux faire, ses iniquités le retiennent captif, comme un oiseau pris au piège du chasseur. Vous avez vu la mouche insensée descendre vers le doux poison qu'on lui a préparé : elle goûte, puis goûte encore ; bientôt, elle s'y plonge tout entière pour s'y rassasier ; et quand elle tente de s'envoler, la douceur la retient par les pattes, engluant ses ailes — elle est perdue. Plus elle se débat, plus elle est prisonnière.

Ainsi en est-il des péchés des impies : d'abord un appât séduisant, puis un piège mortel. Ayant goûté au péché, ils en deviennent envoûtés, jusqu'à ce que la parole de l'Écriture s'accomplisse : « Un Ethiopien peut-il changer sa peau, et un léopard ses taches ? De même, pourriez-vous faire le bien, vous qui êtes accoutumés à faire le mal ? » (Jé 13.23).

La première phrase du texte peut aussi évoquer l'arrestation par un officier de justice : les propres péchés du transgresseur l'arrêteront, le saisiront. Ils portent contre lui leur propre mandat ; ils seront ses juges et même ses bourreaux.

Le péché, qui au début apporte à l'homme un plaisir trompeur, se change bientôt en amertume, en remords et en peur. Le péché est un dragon dont les yeux brillent comme des étoiles, mais dont la queue porte un dard mortel. La coupe du péché, dont le bord est orné de bulles irisées, cache dans son fond une damnation noire et profonde.

Oh ! que les hommes réfléchissent à cela et se détournent de leurs illusions !

Pour faire souffrir le coupable, Dieu n'a pas besoin d'allumer littéralement le feu de Topheth, avec son bois et sa fumée ; ni même de creuser un gouffre pour les impies afin de les rendre misérables : le péché suffit à enfanter l'enfer. Laisse un homme à ses propres péchés, et l'enfer l'entoure déjà. Laisse le pécheur suivre librement ses convoi-

tises sans frein, et tu lui assures un malheur sans bornes.

Permetts à la marmite bouillante de ses passions de bouillir selon son gré, et l'homme deviendra inévitablement un vase plein d'amertume. Sois-en sûr : le péché est la racine de toute amertume. Tu pourras dorer la pilule tant que tu voudras, l'iniquité demeure mortelle.

Une bouchée impure est douce dans la bouche, mais elle devient absinthe dans les entrailles. Si seulement l'homme croyait cela, il ne se laisserait pas si aisément séduire. « Mais en vain jette-t-on le filet Devant les yeux de tout ce qui a des ailes » (Pr 1.17) — et l'homme serait-il plus insensé que les oiseaux du ciel ? Ira-t-il volontairement à sa perte ? Se fera-t-il tort à lui-même ?

Ainsi, le péché devient d'abord un filet qui retient le pécheur par la force de l'habitude, puis un officier de justice qui l'arrête et le châtie par ses conséquences inévitables.

La seconde phrase de notre texte parle du pécheur « enu par les cordes de son péché (DBY) », et l'image se prête aisément à une parabole.

La vie entière de l'impie consiste à tordre des cordes de péché. Chacun de ses péchés est comme un brin de fil ou de corde servant à tresser la corde qui le liera. Ses pensées et ses imaginations sont la matière première : tandis qu'il conçoit le mal, qu'il médite la transgression, qu'il convoite l'impureté, qu'il poursuit des desseins iniques, qu'il s'adonne de tête, de main et de cœur à l'iniquité — il tord sans cesse les cordes qui plus tard l'attacheront.

L'image est celle d'un criminel qu'on attache avant son exécution. L'iniquité ligote l'homme, l'empêche de se délivrer de son pouvoir, enchaîne son âme et impose à son esprit une servitude bien plus cruelle que celle du corps. Le péché étouffe tout désir de sainteté, éteint toute aspiration au bien, et, ayant ainsi lié l'homme, le livre aux mains du bourreau — qui sera à la fois la colère de Dieu et le péché lui-même dans ses conséquences inévitables.

Samson pouvait briser des cordes neuves, mais quand son péché favori l'eut lié à sa Dalila, ce lien-là, il ne put le rompre, même au prix de ses yeux.

Fais de la volonté d'un homme un prisonnier, et il est captif en effet. Une âme vraiment indépendante peut marcher librement dans la Bastille d'un tyran, mais un esprit asservi par le péché bâtit sa propre prison, forge ses propres chaînes et les rive lui-même à ses poignets.

C'est une servitude véritable lorsque le fer pénètre jusque dans l'âme. Qui donc ne mépriserait pas l'idée de devenir esclave de ses passions les plus basses ? Et pourtant, la multitude des hommes l'est — les cordes de leurs péchés les retiennent.

Ainsi, ayant exposé la vérité que ce verset enseigne — à savoir le pouvoir captivant et asservissant du péché — je veux en venir à trois considérations.

- Premièrement, cette vérité est une explication d'un grand mystère ;
- deuxièmement, elle est elle-même un mystère plus grand encore ; et
- troisièmement, nous verrons quelle leçon pratique découle de cette méditation.

## 1. La doctrine du texte — un grand mystère.

Tout d'abord, la doctrine de notre texte — que l'iniquité prend le méchant dans ses filets et le lie avec les cordes de son péché — est une explication d'un grand mystère.

Lorsque toi et moi avons commencé à annoncer l'Évangile, nous étions sous l'illusion que, dès que nos voisins entendraient la bonne nouvelle du salut, ils l'accueilleraient avec joie et seraient sauvés en grand nombre. Cette agréable illusion s'est depuis longtemps dissipée : nous avons découvert que notre position est celle de l'enchanteur devant la vipère sourde — eût-il beau charmer sagement, elle n'écoute point (Ps 58.5). Comme le jeune réformateur, nous avons découvert que le vieil Adam est trop fort pour le jeune Mélanchthon. Nous savons maintenant que pour qu'un pécheur reçoive l'Évangile, il faut une œuvre de grâce qui transforme son cœur et renouvelle sa nature. Et pourtant, cela demeure un grand mystère : l'un des prodiges du dieu de ce monde est qu'il fait aimer le péché aux hommes et les laisse tranquilles, comme s'ils étaient contents d'être perdus. Quelle chose étrange et honteuse que l'homme rejette le Christ et persiste dans son incrédulité volontaire ! Je vais essayer de déployer ce mystère tel qu'il frappe tout ouvrier sincère pour Jésus-Christ.

N'est-il pas étonnant que les hommes se contentent de demeurer dans un état de péril imminent ? Tout homme non converti est déjà condamné. Le Seigneur l'a dit : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu » (Jn 3.18). Tout homme non régénéré n'est pas seulement exposé à la colère de Dieu dans l'avenir, mais cette colère demeure déjà sur lui (Jn 3.36). Elle est sur lui maintenant et y restera tant qu'il ne sera pas changé. Et pourtant, dans cet état, les hommes ne s'émeuvent pas, ne s'inquiètent pas, ne tremblent pas. Dimanche après dimanche, on leur rappelle leur triste condition ; cela nous attriste pour eux, mais eux demeurent à l'aise. L'épée de la vengeance suspendue au-dessus d'eux par un fil unique, ils s'assoient à leurs festins, rient, plaisantent, comme s'il n'y avait ni Dieu, ni colère à venir, ni trône de jugement. Imaginez des voyageurs dans un train arrêté sur la voie : le chef de train leur dit qu'un autre convoi arrive à toute vitesse et risque de les écraser. À la moindre alerte, les portières s'ouvrent, les passagers s'élancent sur le talus, chacun songeant à sauver sa vie. Et pourtant, ici, des centaines, des milliers d'hommes et de femmes, poursuivis par le train de la vengeance divine lancé à pleine vitesse, entendent presque le grondement de ses roues, et ils demeurent tranquilles, exposés à un péril immédiat, à une destruction soudaine. « C'est étrange, prodigieusement étrange ! ». Oui, c'est un mystère qui ne s'explique que par le fait que ces malheureux sont pris dans leurs péchés et liés par les cordes de leur iniquité (Pr 5.22).

Souvenons-nous qu'avant peu, ces hommes et ces femmes non convertis — plusieurs d'entre eux présents ici ce matin — seront dans un état de misère qu'aucun langage ne

peut décrire. En vingt-quatre heures, leur âme peut être appelée devant le tribunal de Dieu. Et selon ce Livre, qui soulève à peine le voile de l'avenir, le plus petit châtiment réservé à une âme perdue provoque déjà « des pleurs et des grincements de dents » (Mt 8.12). Ceux qui pleuraient ainsi n'avaient encore reçu aucun coup, ils étaient seulement « jetés dehors dans les ténèbres du dehors » ; la porte du ciel était fermée, la lumière de la gloire cachée — et cela suffisait pour causer des pleurs et des grincements de dents. Que sera donc le sort des perdus quand tombera sur eux la punition positive ? Quant à ceux qui ont entendu l'Évangile et l'ont rejeté volontairement, nous en avons un aperçu par ces paroles du Maître : « Je vous le dis en vérité : au jour du jugement, le pays de Sodome et de Gomorrhe sera traité moins rigoureusement que cette ville-là » (Mt 10.15). Nous savons qu'« il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant » (Hé 10.31), car « notre Dieu est un feu dévorant » (Hé 12.29). Et pourtant, malgré tous ces avertissements, les hommes passent le temps, indifférents au salut que Dieu leur offre, détournant leur cœur du seul refuge qui puisse les sauver des « ténèbres du dehors pour l'éternité » (Jud 13). Ô raison, es-tu donc morte ? Ô pécheur, es-tu devenu stupide au point de mépriser ta propre âme ? Si nous rencontrions un homme condamné à mort et que nous lui annoncions qu'un pardon est à portée de main, écouterait-il cela avec indifférence ? Resterait-il assis dans sa cellule sans chercher à obtenir la vie ? Et pourtant, le pécheur fait pire encore : un châtiment plus terrible l'attend, une sentence plus redoutable ; et nous, envoyés de Dieu, nous publions un pardon certain — mais des milliers, des dizaines de milliers n'y prêtent pas attention et périssent dans leurs péchés. Oh, que ma tête fût remplie d'eau et mes yeux d'une source de larmes pour pleurer la folie de ma race et gémir sur la ruine de mes semblables (Jé 9.1) !

Ce qui nous étonne souvent, c'est que les hommes ne reçoivent pas l'Évangile alors qu'il est si clair. S'il s'agissait d'un grand mystère, on pourrait excuser les simples de ne pas y prêter attention. Si le salut ne pouvait se découvrir qu'après la lecture de volumes savants et une éducation raffinée, les pauvres, accaparés par le pain quotidien, auraient quelque excuse. Mais sous le ciel, il n'y a pas de vérité plus simple que celle-ci : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jn 3.36) ; « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé » (Mc 16.16). Croire, c'est se confier en Christ — rien de plus. Quelle simplicité ! Aucune route, même droite comme une flèche, ne pourrait être plus claire. Ces mots donnent la vie et se lisent comme sur un panneau en lettres de feu : « Crois et vis » (Jn 11.25). Crois en Christ et tes péchés te sont pardonnés, tu es sauvé. C'est l'A B C du salut, et pourtant les hommes refusent de croire. Ne sont-ils pas vraiment liés par les cordes de leurs péchés ?

De plus, mes frères, l'Évangile est merveilleusement attrayant. S'il avait été une révélation d'horreurs, s'il avait choqué la raison ou blessé nos affections les plus nobles, on pourrait comprendre le rejet des hommes. Mais l'Évangile dit : l'homme est perdu, et Dieu devient homme pour le sauver. « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Lu 19.10). Par un amour infini envers ses ennemis, le Fils de Dieu prit notre chair afin de souffrir à la place des hommes ce qu'ils méritaient. La doctrine de la substitution, qui magnifie la grâce et satisfait la justice de Dieu, révèle un amour désintéressé qui devrait captiver tout cœur. Ô Roi de gloire, tu saignes pour moi ! Ô Prince de vie, tu te couches au tombeau pour moi ! Dieu s'abaisse-t-il de sa gloire pour être méprisé et frappé par les pécheurs ? Se fait-il « méprisé et rejeté des hommes » (És

53.3) afin qu'ils soient sauvés? Quel amour égalerait celui-là? Ni les poètes ni les sages n'ont jamais imaginé un amour plus pur que celui du Christ pour les hommes perdus. Nous ne brandissons pas de drapeau ensanglanté pour effrayer, mais la croix du Christ, où se lit ce mot : « Amour ». Nous t'invitons à te soumettre non à la tyrannie de la peur, mais à la douce autorité de l'amour. Las! les hommes doivent être solidement enchaînés par leur amour du péché, autrement les attraits divins du Sauveur crucifié gagneraient leurs cœurs.

Considérons, mes amis qui aimez les âmes, combien il est étonnant que les hommes refusent l'Évangile alors que son commandement n'est pas pesant (1 Jn 5.3). S'il avait été écrit que nul n'entrerait au ciel sans passer par le martyre, il eût été sagesse de donner nos corps à brûler. Si la seule voie d'échapper à la colère de Dieu était de souffrir le supplice de saint Barthélemy, d'être écorché vif pour un instant de douleur et une éternité de gloire, ce serait un faible prix. Mais ce n'est pas ainsi. Le chemin du salut n'impose ni pénitences ni austérités, pas même le jeûne du pharisien (Lu 18.12). Il est simplement écrit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé » (Ac 16.31), et pour règle de vie : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même » (Mt 22.37-39). De doux commandements, pleins de plaisir et de paix. Et pourtant, les hommes ne croient pas, ne demandent pas, ne frappent pas à la porte. Ô mon Dieu, quelles créatures que les hommes! Ô péché, quels monstres tu as faits des fils d'Adam, au point qu'ils trahissent leur propre âme!

De plus, il est évident que les hommes sont tenus captifs par leurs péchés, car la plupart reconnaissent eux-mêmes que les plaisirs du péché sont courts et amers. « Qui a des malheurs? Qui a les yeux rouges? Ceux qui s'attardent auprès du vin » (Pr 23.29,30). Aucun péché n'a jamais donné une satisfaction durable. Ceux qui ont tout goûté de ce que le monde offre se trouvent, à la fin, misérables plutôt que comblés. Et pourtant, pour ces plaisirs — si on peut les appeler ainsi — ils risquent leur âme et l'éternité. Et le plus étrange, c'est qu'il existe des plaisirs saints, réels, durables dans la piété. Ils ne peuvent le nier : nous, chrétiens, en rendons témoignage; nous n'avons connu la vraie joie qu'en donnant nos cœurs à Christ. Depuis lors, notre paix est comme un fleuve (És 48.18). Nous avons souffert, nous avons été affligés, mais nous pouvons dire :

« Nous ne voudrions pas échanger notre sort béni  
Pour tout ce que le monde appelle grand et bon ».

Oui, « Heureux le peuple dont l'Éternel est le Dieu » (Ps 144.15). Et pourtant, les hommes préfèrent les plaisirs trompeurs du monde à la joie pure de Dieu. Même si nous devons mourir comme des bêtes, il vaudrait mieux être chrétien. Car même ici-bas, la vie du croyant, adoucie par la paix intérieure et la joie du pardon, surpasse toute autre.

Mais quelle est donc la vie de l'impie? Je la compare à cette invention infernale de l'Inquisition : le « Baiser de la Vierge ». Une statue dorée aux bras ouverts semblait inviter la victime à son sein; mais dès qu'il s'y jetait, des lames cachées s'abattaient sur lui et le mettaient en pièces. Ainsi en est-il du péché : il séduit par son sourire, puis enlace le pécheur, le blesse, l'écrase dans son propre mal. Et pourtant, les hommes continuent de s'y précipiter, pour en récolter la damnation.

Enfin, ce mystère terrible se double d'une aggravation : la plupart de vous ici présents croyez tout ce que je viens de dire, et même vous le sentez. Si je parlais à des gens niant l'existence de l'âme, du jugement ou du ciel, je comprendrais leur incrédulité. Mais vous croyez à la Bible, vous vous en faites gloire, vous n'êtes ni moqueurs ni infidèles ; et pourtant, vous vivez comme si vous ne croyiez pas. Quelle contradiction ! Vous avez été émus parfois ; vous avez prié, pleuré, abandonné quelques péchés — et cependant vous demeurez indécis, incroyants, sans Christ. Si votre âme vous était redemandée aujourd'hui, il ne vous resterait qu'une « attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui dévorera les rebelles » (Hé 10.27). Ô toi dont la conscience a été touchée, laisse-toi gagner par la main du Sauveur. Mais si tu refuses, que te dirai-je ? Le royaume de Dieu t'a approché, et tu l'as repoussé. Prends garde : cette proximité même te rend responsable, et ce poids te suivra jusque dans l'éternité.

Voici donc le grand mystère : l'homme est si opposé à Dieu et à son Christ qu'il ne recevra jamais le salut éternel tant que le Saint-Esprit, par un miracle de grâce, ne vaincra pas sa volonté et ne changera pas son cœur. Pourquoi cela ? La réponse est dans le texte : « ses iniquités le saisiront, et il sera tenu par les cordes de son péché » (Pr 5.22, DBY). C'est pour cela qu'il ne vient pas à Christ pour avoir la vie (Jn 5.40), et c'est pour cela qu'il ne le peut, « si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jn 6.44).

## 2. Un mystère encore plus grand

Mais maintenant, en second lieu, j'observe que, bien que ceci explique un grand mystère, c'en est en soi un encore plus grand.

C'est un mystère terrible que l'homme soit assez insensé, assez insensé et dément, pour être retenu par des liens aussi faibles en apparence que les cordes de ses propres péchés.

Être lié par la raison, c'est honorable ; être contraint par une force irrésistible, cela peut se comprendre ; mais être retenu simplement par le péché, par le péché et rien d'autre — voilà une servitude honteuse pour le nom humain. C'est abaisser l'homme jusqu'au dernier degré que de penser qu'il ne lui faut aucun autre lien pour le retenir que celui de ses propres convoitises et désirs mauvais.

Considérons un instant quelques-unes de ces cordes, et vous verrez ce que je veux dire.

L'une des raisons pour lesquelles les hommes ne reçoivent pas Christ et ne sont pas sauvés, c'est qu'ils sont entravés par le péché d'oublier Dieu. Pensez-y un instant : les hommes oublient complètement Dieu. Bien des péchés ont été empêchés simplement par la présence d'un enfant. En présence d'un autre être humain, un homme ressent ordinairement une certaine retenue. Et pourtant, l'œil qui ne dort jamais, l'œil du Dieu éternel, n'impose aucune retenue à la multitude des hommes.

S'il y avait un enfant dans cette chambre, tu aurais du respect pour lui — mais Dieu étant là, tu pêches sans crainte. Si ton père ou ta mère étaient là, tu n'oserais les offenser, mais Dieu, qui t'a fait et dont la volonté peut t'écraser, ton Souverain légitime, tu

n'en tiens pas plus compte que d'un chien — non, même pas autant. Quelle étrangeté ! Et pourtant, pour beaucoup, ce n'est pas faute de pouvoir penser à Dieu.

Les hommes d'étude, par exemple, en contemplant les œuvres de Dieu, devraient naturellement être conduits à penser à Lui. Galien, l'anatomiste, fut converti de l'athéisme en disséquant un corps humain : il ne put que reconnaître le doigt de Dieu dans les nerfs, les tendons, et toute la merveilleuse architecture du corps. Il n'est pas un insecte, pas un animalcule sous le microscope, qui ne dise aussi clairement que par la voix : « Mortel, pense à Dieu, qui t'a fait toi et moi ».

Certains traversent chaque jour des scènes qui parlent du Créateur : ils descendent sur la mer dans des navires et font commerce sur les grandes eaux, là où ils « voient les œuvres de l'Éternel et ses merveilles au milieu de l'abîme » (Ps 107.23,24). Et pourtant, ils deviennent souvent les plus bruyants blasphémateurs contre la majesté du Très-Haut, même dans son temple, où tout proclame sa gloire.

Mais peut-être me direz-vous : « Nous ne sommes pas engagés dans de telles choses ». Je le sais : beaucoup d'entre vous doivent travailler de leurs mains pour gagner leur pain quotidien, dans des occupations qui exigent peu d'effort intellectuel. Vous êtes donc d'autant plus coupables, puisque, votre esprit n'étant pas absorbé ailleurs, vous détournez volontairement vos pensées de Dieu.

L'ouvrier trouve souvent moyen de passer ses heures de loisir à discuter politique, et d'occuper son travail en rêvant à des projets sur le gouvernement du pays ; osera-t-il me dire qu'il ne pourrait pas, durant ce temps, penser à Dieu ? Non, frère, c'est qu'il y a dans ton cœur une aversion pour Dieu, sinon tu ne l'oublierais pas du lundi au samedi.

Même ici, dans ce lieu, tu ne trouves pas agréable qu'on te rappelle Dieu ; et pourtant, si je te parlais de ta mère — peut-être maintenant au ciel — tu en serais ému. Et que dois-tu à ta mère, comparé à ce que tu dois à ton Dieu ? Si je te parlais d'un ami fidèle t'ayant secouru dans la détresse, tu te réjouirais que j'aie touché ce souvenir ; et ne puis-je te parler de ton Dieu ? Ne puis-je te demander pourquoi tu l'oublies ? As-tu de bonnes pensées pour tous, sauf pour le meilleur ? De la gratitude pour chaque ami, sauf pour l'Ami suprême ? Ô mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi les hommes te traitent-ils ainsi ? Toi, le plus lumineux, le plus beau, le plus bienveillant et le plus tendre — oublié par ceux que tu gardes !

Si Dieu était loin de nous, ou si parler de Lui était une idée obscure, hors d'atteinte, on pourrait comprendre. Mais imagine un poisson qui mépriserait l'océan dans lequel il nage, ou un homme inconscient de l'air qu'il respire ! « En Lui nous avons la vie, le mouvement et l'être ; nous sommes aussi de sa race » (Ac 17.28). Il envoie le gel et le printemps ; il donne le temps des semailles et celui de la moisson ; chaque pluie qui tombe avec abondance vient de Lui, chaque vent qui souffle la santé sort de Sa bouche. Pourquoi donc est-Il oublié, quand tout le rappelle ?

C'est un péché — un péché cruel, maudit, un péché qui enchaîne l'homme, le retenant loin de Christ et de la vie éternelle. Mais quel mystère ! Quelle folie, au-delà de

tout miracle, que celle qui empêche les hommes de venir à Christ !

Un autre péché retient tous les cœurs non régénérés : c'est le péché de ne pas aimer le Christ de Dieu. Je n'accuse personne ici de crimes grossiers comme l'adultère, le vol ou le blasphème, mais j'affirme que ce péché-là — ne pas aimer le Christ — est un péché immense, aussi haut que tous les autres réunis.

Pensez-y : voici Celui qui est venu dans le monde par pur amour, sans autre motif que la miséricorde, sans rien à y gagner. Lui qui était riche, s'est fait pauvre pour nous. Pourquoi donc n'est-il pas aimé ?

L'autre jour, un véritable héros traversait ces rues, un homme courageux qui avait affranchi son pays. Je me souviens de vos cris de joie, de la foule qui se pressait pour apercevoir le visage de ce libérateur. Je ne vous en blâme pas : moi-même j'aurais voulu me joindre à vos acclamations, car il les méritait bien.

Mais qu'avait-il fait, en comparaison du Christ de Dieu, qui a donné sa vie pour délivrer les hommes de l'esclavage du péché, s'abandonnant à la mort infâme de la croix afin que nous soyons sauvés ? Où sont vos cris pour ce Héros plus grand encore ? Où sont les couronnes que vous devriez jeter à ses pieds ? « N'est-ce rien pour vous, vous tous qui passez ici, de voir si une douleur est pareille à la mienne ? » (La 1.12).

Un caractère si infiniment aimable, et pourtant méprisé ! Un salut si infiniment précieux, et pourtant rejeté ! Ô mystère de l'iniquité ! Les profondeurs du péché sont presque aussi insondables que les profondeurs de Dieu ; les transgressions de l'homme approchent en infamie de l'infini de l'amour divin.

Je pourrais aussi parler des péchés contre le Saint-Esprit, que les hommes commettent en vivant — et même en mourant — sans aucun respect ni souci pour Lui. Mais je mentionnerai surtout un péché : le mystère que les hommes puissent être retenus par le péché de négliger leur âme.

Si vous rencontriez un homme négligeant son corps, refusant de soigner une maladie mortelle, vous le traiteriez de fou. Mais celui qui néglige son âme, il est si nombreux que nous ne voyons même plus la folie. Votre corps mourra bientôt : il n'est qu'un vêtement, qui s'usera ; mais vous, vous valez mieux que votre corps, comme l'homme vaut mieux que le manteau qu'il porte. Pourquoi donc consacrer toutes vos pensées à la vie présente, et aucune à la vie éternelle ?

On a longtemps cherché à percer le mystère de « l'homme au masque de fer ». On croit aujourd'hui qu'il était le frère jumeau de Louis XIV, enfermé par le roi, craignant pour son trône, afin de dissimuler leur ressemblance.

Votre corps et votre âme sont comme deux frères jumeaux. Votre corps, jaloux de votre âme, l'enferme sous un masque de fer — l'ignorance spirituelle — de peur que sa noblesse immortelle ne soit découverte. Il la retient dans la Bastille du péché, de peur qu'en retrouvant sa liberté et sa royauté, elle ne domine la chair.

Mais quel monstre que ce Louis XIV d'avoir fait cela à son propre frère! Et toi, que fais-tu à ton âme, simplement pour satisfaire ton corps et ses plaisirs éphémères?

Ô mes amis, ne soyez pas si cruels envers vous-mêmes! Mais hélas, ce péché de vivre pour le ventre et pour les yeux, ce péché de ne vivre que pour manger, boire, se vêtir, ce péché de vivre selon l'horloge du temps comme s'il n'y avait rien au-delà — ce péché tient Londres tout entière, et le monde avec elle, liés comme un martyr à son bûcher, prêts à périr à moins d'être délivrés.

Et pourtant, dans la plupart des cas, il y a aussi un péché particulier, concret, à la racine de l'impénitence des hommes. Je ne prétends pas deviner, cher auditeur, quel est celui qui te retient, mais je puis sans peine en nommer plusieurs.

Certains voudraient être sauvés, mais refusent de porter la croix et d'être méprisés comme chrétiens. D'autres voudraient suivre Christ, mais ne veulent pas renoncer à leur orgueil — ils veulent partager la gloire du salut.

Certains ont un tempérament qu'ils refusent de maîtriser. D'autres gardent un péché secret, trop doux pour le sacrifier : c'est comme leur bras droit, et ils ne peuvent se résoudre à le couper.

Quelques-uns s'entourent de compagnies séduisantes mais destructrices, et ne peuvent s'en détacher.

Ainsi les hommes, de mille manières, sont pris comme des oiseaux englués, jusqu'à ce que le chasseur vienne les saisir pour leur perte.

Oh! qu'ils fussent sages, afin d'être tirés de leur folie! Mais il demeure encore ce mystère des mystères : ces péchés absurdes et mortels retiennent les hommes comme avec des cordes, et les tiennent fermement, comme un taureau pris dans le filet.

### **3. Conclusion**

La conclusion de toute cette affaire est celle-ci : un message — pécheur, pour toi — et saint, pour toi aussi.

Pécheur, pour toi. Tu es retenu captif par tes péchés, et je crains fort que tu ne le restes jusqu'à périr — périr éternellement. Homme, cela ne te touche-t-il pas? La nuit dernière, je suis resté des heures éveillé, agité par un fardeau sur mon cœur; et je te le dis, ce fardeau, c'était ton âme. Je ne puis supporter l'idée que tu sois jeté dans « l'étang ardent de feu et de soufre » (Ap 21.8). Je crois ce livre comme toi, et parce que je le crois, je suis effrayé par le sort qui attend les non convertis. Plus je médite sur le monde à venir, plus je suis convaincu que ceux qui cherchent à diminuer la gravité du jugement de Dieu contre les méchants combattent contre Dieu, contre la vertu et contre le bien des hommes. « Il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant »

(Hé 10.31). Ne tente pas cette épreuve, je t'en prie; ne cours pas ce risque — ce n'est pas un risque, c'est une certitude de misère éternelle. Ne l'ose pas!

Tu dis : « Que dois-je donc faire ? » J'ose te répondre avec les paroles d'autrefois : « Romps avec tes péchés par la justice, et cherche l'Éternel » (Da 4.24). Mais tu répliques : « Comment les rompre ? Ils sont comme des chaînes, des liens solides ». Oui, âme, voilà ton malheur : tu t'es perdu toi-même, et tu ne peux te sauver. Tu as tissé ton propre filet, tu l'as serré autour de toi — mais tu ne peux le déchirer. Cependant, il en est un qui le peut : sur lui l'Esprit du Seigneur est descendu « pour publier aux captifs la délivrance » (És 61.1). Il y a dans le ciel un cœur qui ressent ta détresse, un Sauveur puissant pour délivrer. Dis seulement : « Ô Libérateur des âmes captives, rends-moi libre ! » Dis-le maintenant, et crois qu'il peut te sauver — et toi, captif, tu seras affranchi. Ton prix de rançon, ce sera son sang précieux (1 Pi 1.18,19); et ton privilège racheté, ce sera d'aimer et de louer celui qui t'a sauvé de la fosse (Ps 103.4).

Mais j'ai dit que la conclusion de tout cela concernait aussi l'enfant de Dieu. Elle le concerne en effet. Frère, sœur en Christ, par l'amour que tu portes aux âmes des pécheurs, ne rends jamais leurs liens plus forts qu'ils ne le sont déjà — et tu le feras si tu vis d'une manière incohérente. Ils diront : « Voyez, celui-là se dit sauvé, et pourtant regardez sa conduite ! ». Ne sois pas une excuse pour le péché. Il fut dit de Juda qu'elle avait été une consolation pour Sodome et Gomorrhe (Éz 16.49,50). Ô que cela ne soit jamais dit de toi ! Ne permets pas que l'impie dise : « Il n'y a rien là-dedans, ce n'est que mensonge ; nous pouvons continuer dans le péché, car voyez comment vivent ces chrétiens ! ». Non, mes frères, les pécheurs ont déjà assez de chaînes sans que nous les resserrions encore.

Ensuite, ne cesse jamais d'avertir les pécheurs. Ne reste pas spectateur muet de leur mort spirituelle. Une maison en feu — tu la vois sur ton chemin — ne crierais-tu pas : « Au feu ! » ? Et tu verrais un homme périr sans verser une larme ? Serait-ce possible ? Sous le portrait du missionnaire Richard Knill se lisait cette phrase : « Frères, les païens périssent — les laisserez-vous périr ? ». Fais-en ta propre question : « Les pécheurs périssent — les laisserai-je périr sans leur avertir du sort du péché ? ». Mes frères, je vous en conjure, vous qui connaissez l'Évangile, annoncez-le aux autres. C'est la méthode de Dieu pour briser les chaînes qui retiennent les âmes. « Prêche la parole, insiste en toute occasion, favorable ou non » (2 Ti 4.2), et publie la bonne nouvelle de la liberté aux captifs par le Christ rédempteur.

Enfin, puisque toi et moi ne pouvons libérer ces captifs par nos propres forces, regardons à celui qui le peut. Que nos prières montent, que nos larmes tombent pour les pécheurs. Allons jusqu'à l'agonie dans l'intercession, car je suis persuadé que nous n'obtiendrons pas de grandes conversions avant d'être consumés du désir de les voir. Quand notre cri ressemblera à celui de Rachel : « Donne-moi des enfants, ou je meurs ! » (Ge 30.1), nous ne resterons pas longtemps stériles. Quand ton cœur dira : « Il faut que des âmes soient sauvées, ou il se brisera », Dieu t'exaucera et répondra.

Que le Seigneur te bénisse ! Puissent aucun de vous ne rester liés par les cordes du péché, mais plutôt être « liés aux cornes de l'autel » (Ps 118.27), comme des sacrifices

vivants, heureux et volontaires pour celui qui vous a aimés (Ro 12.1). Que le Seigneur vous bénisse, pour l'amour de Jésus.